



HAL
open science

Parties du corps et métaphores

Paulette Roulon-Doko

► **To cite this version:**

Paulette Roulon-Doko. Parties du corps et métaphores. Énonciation métaphorique et iconicité en contexte., A paraître. halshs-03506408

HAL Id: halshs-03506408

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03506408>

Submitted on 2 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parties du corps et métaphores

Paulette Roulon-Doko

C'est en ethno-linguiste que, partant du constat de l'importance portées aux parties du corps dans l'étude de la métaphore, je vais proposer une présentation critique de ces deux concepts avant d'étudier l'exemple spécifique du gbara, une langue oubanguienne d'Afrique centrale.

L'article est structuré en trois parties. Une première partie est consacrée à un bilan sur la position des philosophes, des anthropologues et des linguistes sur la métaphore, une seconde à un questionnement sur la place et le rôle joué par les parties du corps selon les cultures et les langues et une troisième à l'analyse du lexique gbara sur les parties du corps et du rôle que peut y tenir la métaphore.

La métaphore

Utilisé en français à partir de la fin du XIX^e siècle, le terme métaphore¹ désigne une figure de rhétorique, l'art du bien parler, ce qui implique d'emblée un jugement sur la production langagière. Ce terme est de nos jours employé de façon banale pour désigner une façon imagée de parler. Plusieurs études récentes proposent une réflexion selon divers points de vue sur la métaphore.

Le point de vue du philosophe

Jocelyn Benoist dans l'article « Les métaphores sont des expressions comme les autres » montre tout d'abord que l'analyse bien connue de Donald Davidson (1978) repose sur une certaine idée d'un « sens » caractérisé comme 'sens littéral' et défini comme indépendant par rapport aux usages, tandis que la métaphore, selon lui, « appartient exclusivement au domaine de l'usage » (Davidson, 1993 : 351, *in* Benoist, 2007 : 562).

« La signification littérale et les conditions de vérité littérale peuvent être assignées à des mots ou à des phrases indépendamment de contextes d'usage particuliers. » (Davidson, 1993 : 352, *in* Benoist, 2007 : 563)

Puis il prend en compte la position de Searle qui, à la suite de Grice, distingue entre « signification des mots » (*word* ou *sentence meaning*) et « signification du locuteur » (*speaker's meaning*).

« L'explication de la manière dont la métaphore fonctionne est un cas particulier du problème général consistant à expliquer comment le sens du locuteur et le sens de la phrase ou du mot peuvent diverger. » (Searle, 1979 : 122, *in* Benoist, 2007 : 563)

Ces positions posent toutes deux l'existence d'un sens littéral.

« Chez Searle comme chez Davidson, la relégation de la métaphore au niveau de l'usage, bien qu'opérée en des sens différents, et avec des conséquences différentes, a

¹ Emprunté vers 1278 au latin via le grec *metaphora* « proprement 'transport' et depuis Aristote 'changement et transportation de sens' ». (*Le Robert historique* : 1232).

pour présupposé commun l'idée d'un sens littéral soustrait à l'usage, ou en tout cas au niveau d'usage où intervient la métaphore, sens littéral par rapport auquel la métaphore paraît représenter une extériorité, ou un élément additionnel. » (Benoist, 2007 : 566)

Critiquant cela, Benoist affirme clairement le rôle du contexte dans la construction de tout sens et considère que « le sens métaphorique, pas plus que le sens littéral, n'est donc soustrait au contexte » (2007 : 569). Plutôt que d'en rester à l'idée d'un simple changement de sens, il rappelle combien « les voies du sens sont constitutivement riches et complexes » (2007 : 572) et que les métaphores font parties de cette complexité en y occupant une place en adéquation avec la situation.

« Cela signifie juste que la métaphore se fait avec des mots – et non les mots avec des métaphores – et rien de plus. C'est une possibilité – parmi d'autres – de leur usage. » (Benoist, 2007 : 576)

Le point de vue de l'anthropologue

Dans l'article « Lévi-Strauss et l'illusion des explorateurs », l'anthropologue Francis Zimmermann ne parle pas directement de la métaphore, mais étudie « la pensée par image » considérée, dans une perspective évolutionnisme, comme typique des langues dites « primitives ». Il montre que l'idée commune aux explorateurs du XIX^e d'une hiérarchie des langues allant des plus concrètes aux plus abstraites, repose sur « notre propension à prendre les mots pour les choses » (2003 : 34). Il dénonce cette idée qui persiste considérant que :

« C'est une illusion commune et réciproque, que d'être confronté à une langue étrangère dans laquelle la pensée par images paraît occuper une place exorbitante. [...] Dès qu'on recense les mots d'une langue et qu'on les met en concurrence, dès l'instant que l'on distingue l'esprit des mots dont il use, l'idée nous manque et les mots font image. Autrement dit, une langue qui fait image, c'est toujours la langue des autres. » (Zimmermann, 2003 : 44-46)

Il développe ensuite les problèmes de la conceptualisation puis de la traduction qui « encadrent les enquêtes de terrain en ethnoscience » dans les années 60 et souligne l'importance du passage de l'ethnoscience à l'anthropologie cognitive, sous l'effet de « la prise de conscience des difficultés de la traduction d'une langue exotique dans la langue de travail de l'ethnologue » puis de « la découverte de l'inéluctable indexicalité des énoncés indigènes » formulée en 1986 par Perry dans l'article « *Thought Without Representation* » qui implique d'interpréter tout énoncé en contexte de son énonciation. Un tel point de vue pose une distinction entre les mots et les objets visés par les mots.

« Là où Lévi-Strauss, pour expliquer la conceptualisation, se tenait *dans le registre de la logique et de la fonction référentielle du langage* et analysait les énoncés indigènes en termes d'individu, espèce et genre, qui sont autant d'objets visés par le langage, Perry se transporte dans le registre de la parole et de la fonction indexicale du langage. Il associe la logique à la pragmatique et il distingue l'image dans sa subjectivité foncière (un état de croyance) et l'énonciation (une proposition singulière), dont un constituant nécessaire est un signe indexical. » (Zimmermann, 2003 : 41)

Le point de vue du linguiste

Le linguiste place directement l'examen de la métaphore sur le plan d'une interrogation sur ce qu'est le sens des mots. Dans son article « Le caractère relatif de métaphore », Patricia Schultz (2000a) constate tout d'abord que la métaphore est essentiellement définie de façon négative, aussi bien en tant que « concept métalinguistique » (2000a : 22) dans le langage quotidien qui, plaçant la pensée avant les mots, la désigne soit comme « un artifice », soit comme une formulation manquant de précisions en ce qu'elle constitue un « abus langagier » (2000a : 23) qu'en tant que « concept linguistique » (2000a : 24). Pour ce dernier, elle distingue l'approche classique du XIX^e siècle exposée dans *les figures du discours* (1820 à 1830) de Pierre Fontanier, où la métaphore est définie comme une expression d'emprunt gratuite pour

« présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue » (Fontanier, 1977 : 99),

de l'approche moderne plus novatrice de Lakoff et Johnson² (1982) pour qui, par le biais d'une ressemblance qui permet un transfert, la métaphore est présentée comme un emploi second s'opposant à une valeur primaire

« [ayant] pour fonction de créer de nouveaux domaines du sens, d'ouvrir à la langue des champs de l'expérience qu'elle n'aurait pas encore explorés. » (Schultz, 2000a : 26) ou (Lakoff et Johnson, 1982 : 26) car on ne sait pas à quoi renvoie le id.

Elle montre ensuite que cette position est le produit d'une conception sémantique référentialiste réduisant la langue à une image du monde, car la ressemblance n'existe que si on oppose des domaines de l'existence. Affirmant que les mots n'ont pas de sens premier mais des sens réalisés, elle postule qu'il n'y a qu'une seule valeur sémantique pour tous les emplois considérés. Dans un autre article (2002b), elle inscrit sa réflexion dans l'approche de la théorie de l'argumentation développée par J.- C. Anscombe et O. Ducrot depuis 1973 et conclut :

« Il n'y a plus de sens à opposer deux usages d'une expression comme *attraper le taureau par les cornes* (consistant à opposer un taureau fictif à un taureau réel) : dans l'optique que nous adoptons, on ne rencontrera dans les deux cas qu'une suite de mots *identiques*, ayant une même valeur profonde, quelle que soit par ailleurs la situation à laquelle ces mots peuvent renvoyer. » (Schultz, 2000a : 62)

« Selon nous, c'est la signification profonde des mots qui, à elle seule, donne aux expressions ce "pouvoir", cette "force" sémantique par laquelle la "métaphore" se profile. » (Schultz, 2000a : 63)

Nicolas Tournadre, dans les Prolégomènes de son ouvrage *Le Prismes des langues* (2014), définit les modes de signification des termes du lexique en distinguant « le mode catégoriel et le mode métaphorique » (2014 : 26). Le premier constitue des paradigmes tandis que le second fonctionne :

² Anne-Marie Diller, en 1991, reprend le point de vue de Lakoff et Johnson, affirmant que la sémantique cognitive a posé la métaphore au centre de sa théorie sémantique. « Pour les sémanticiens cognitivistes, les expressions métaphoriques, poétiques ou ordinaires, ne sont que le reflet langagier d'un autre type de phénomène que nous appellerons, tout au long de ce travail, métaphore conceptuelle, et qui réside au niveau non plus des mots, mais de la pensée. » (Diller, 1991 : 210).

« à l'aide d'opérations cognitives que l'on regroupe sous les étiquettes d'analogie, de métaphore (au sens strict), de métonymie ou encore de synecdoque. » (Tournadre, 2014 : 28)

Il envisage donc la métaphore sous un nouvel angle.

« Le terme métaphorique ne désigne donc pas ici seulement une figure de style particulière mais plus généralement la possibilité pour le sens de se transporter et d'évoluer en fonction du contexte et de l'usage lié à l'expérience des locuteurs. » (Tournadre, 2014 : 28)

Réfutant qu'un mot puisse avoir un sens premier ou littéral pas plus que second ou figuré, car pour lui tout sens associe mode métaphorique et mode catégoriel, il constate que :

« les signes linguistiques n'établissent aucune frontière entre les référents réels ou concrets et des référents imaginaires » (Tournadre, 2014 : 31)

et considère que :

« le mode métaphorique prévoit dans son fonctionnement le passage à des niveaux divers d'abstraction. » (Tournadre, 2014 : 32)

Tandis que Schultz propose de faire l'économie de la métaphore, Tournadre en fait un procédé essentiel dans la définition du sens des mots dont Émile Benveniste disait :

« En présence de morphèmes identiques pourvus de sens différents, on doit se demander s'il existe un emploi où ces deux sens recouvrent leur unité. La réponse n'est jamais donnée d'avance. Elle ne peut être fournie que par une étude attentive de l'ensemble des contextes où le forme est susceptible d'apparaître. On n'a pas le droit de la présumer, positive ou négative au nom de la vraisemblance. » (Benveniste, 1966 : 290)

exhortant le linguiste à

« se délivrer des fausses évidences, des références aux catégories sémantiques "universelles", des confusions entre les données à étudier et celles de la langue du descripteur. » (Benveniste, 1966 : 307)

et contestant une conception évolutive du langage qui poserait la nécessité d'un sens concret pour passer à un sens abstrait³.

D'une façon comparable, comme le précise Schultz :

« les expressions relatives aux expériences corporelles et spatiales sont dites être "premières" » (2000a : 27)

et je vais dans la partie suivante prendre plus spécifiquement comme domaine d'illustration ce qu'on appelle « les parties du corps ».

Les parties du corps

Un domaine sémantique ?

S'il est un domaine qui s'est imposé sur le devant de la scène en sciences humaines dans la recherche des domaines sources primaires de concepts

³ « Un des critères les plus usuels est le caractère "concret" ou "abstrait" du sens, l'évolution étant supposée se faire du "concret" à l'"abstrait". Nous n'insisterons pas sur l'ambiguïté de ces termes, hérités d'une philosophie désuète. » (Benveniste, 1966: 298).

concrets, c'est bien celui du corps humain, dont Mark Digemane dans l'ouvrage de 2006 *The Body in Yorùbá* qu'il consacre « au corps humain et à ses parties en tant que domaine sémantique⁴ » réaffirme la primauté – « *the primacy of the human body in structuring experience* » (2006 : 11).

Cependant, avant même de se poser la question de la primauté de ce domaine sémantique, il est important de se demander si les parties du corps humain constituent un domaine sémantique universel. Dans un article de 2017, Ann Wierzbicka et Cliff Goddard affirment :

« *Linguists generally assume that all languages have some words for parts of the human body such as 'head', 'hands', 'mouth' and 'legs', but it is not so widely agreed that speakers of all languages can speak – or even consciously think – of the designata of such words as 'parts of the body'.* »⁵ (Wierzbicka & Goddard, 2017 : 31)

Un rapide survol des dictionnaires *Cambridge* pour l'anglais et *Larousse* et *Robert* pour le français montre que l'anglais mentionne « body part » pour certains termes (*head, foot, mouth, hand, eye*) mais pas pour d'autres (*leg, belly, face, buttocks, bottom*), alors que le français n'utilise pas « partie du corps ». On y trouve seulement les termes *extrémité* supérieure (tête), *partie terminale* (pied), *organe* d'ingestion (bouche), qui sont également employés pour ces mêmes termes par le TLF en ligne (LIEN INTERNET). De fait la désignation « partie du corps » doit être considérée comme un concept qui n'est pas universel et n'a pas nécessairement de réalité dans certaines langues. Par contre, une telle désignation est utile pour regrouper des termes qui ont tous en commun de pouvoir s'appliquer au corps humain et répondre ainsi aux besoins des comparatistes ou des typologues comme le propose Martin Haspelmath :

« *Since Aristotle, we have known that speakers need categories (semantic categories and formal-grammatical categories) to be able to use language, and linguists need (corresponding) categories to describe individual languages. Comparative concepts, by contrast, are a sort of metacategory that is irrelevant to language learning or language description/linguistic analysis. Linguists tend to use the same grammatical terms for descriptive categories and comparative concepts, but these two uses of the terms refer to different kinds of entities.* »⁶ (Haspelmath, 2010 : 666)

L'établissement d'un domaine PARTIES DU CORPS⁷ défini *a priori* pour une utilisation métalinguiste de recherche et d'analyse ne doit pas conduire à poser

⁴ « *The present study focuses on the body and its parts as a semantic domain.* » (Digemane, 2006 : 1).

⁵ « Les linguistes supposent en général que toutes les langues ont des mots pour les parties du corps humain comme « tête », « mains », « bouche » et « jambes », mais il n'est pas aussi communément admis que les locuteurs de toutes les langues puissent parler des désignations de tels mots – ou même y penser volontairement – en tant que « parties du corps ». (Ma traduction). **Est-il utile de traduire les citations en notes ?**

⁶ « Depuis Aristote, nous savons que les locuteurs ont besoin de catégories (catégories sémantiques et catégories grammaticales formelles) pour pouvoir utiliser le langage, et que les linguistes ont besoin de catégories (correspondantes) pour décrire des langues individuelles. Les concepts comparatifs, en revanche, sont une sorte de métacatégorie sans rapport avec l'apprentissage des langues ou la description / analyse linguistique des langues. Les linguistes ont tendance à utiliser les mêmes termes grammaticaux pour les catégories descriptives et les concepts comparatifs, mais ces deux utilisations des termes renvoient à des types différents d'entités. » (Ma traduction).

⁷ Désormais en petites capitales pour désigner cet usage métalinguistique.

son existence comme acquise dans une culture donnée. Dans chaque culture, il conviendra de se poser la question et de s'interroger aussi sur les termes mêmes utilisés pour désigner une partie du corps précise.

Un fonctionnement grammatical spécifique ?

Dans certaines langues, les noms qui désignent une PARTIE DU CORPS sont utilisés seuls, sans qu'il y ait d'ambiguïté sur leur sens, comme en français la « tête » ou les « cheveux » par exemple. C'est également le cas dans certaines langues africaines, comme en ewe, une langue d'Afrique de l'ouest pour laquelle Felix Ameka précise :

« *The most significant thing about body parts in this language is that they are consistently presented in the grammar as distinct entities, separated, as it were, from their owners.* »⁸ (Ameka, 1996 : 378)

Cette formulation pose les PARTIES DU CORPS comme devant être rattachées à un « propriétaire » (*owner*). En français, « ma tête », « tes jambes » marqués par la présence d'un déterminant possessif illustrent bien cela. Mais, lorsqu'on dit « ma mère » ou « ton école », il ne s'agit plus d'une possession au sens ordinaire du terme comme le rappelle Denis Creissels mais de l'indication d'une « participation à la sphère personnelle de l'individu qui a cette relation⁹ » (2006 : 143).

De fait, la construction associative entre deux noms en relation de détermination, traditionnellement dite génitive, recouvre des relations variées qui ne peuvent être réduites à la possession. Quant à la relation d'appartenance proprement dite, le numéro 7 de la revue *Faits de langues*, qui lui est consacré en 1996, la distribue entre un « versant 1 : la possession inaliénable comme opération de détachement – du tout à la partie » et un « versant 2 : la possession aliénable opération de rattachement – la détermination ».

Cette dichotomie a été largement reprise dans de nombreuses études sur les PARTIES DU CORPS, où la notion d'inaliénabilité est considérée comme allant de soi.

« Dans la relation de l'énonciateur aux parties de son corps, l'inaliénabilité provient de ce qu'il n'est pas possible de déposséder l'énonciateur d'une partie de lui-même. En revanche, dans la relation qu'il entretient avec les objets qui ne font pas partie de lui, l'aliénabilité provient de la possibilité de le déposséder de ces objets. Cette interaction constante entre "l'insécable" et le "sécable" est le fondement de la notion de possession et le lieu d'une syntaxe particulière structurée différemment par les langues du monde. » (Kpli, 2014 : 172)

Et de fait, l'existence de marques distinctes pour lier le déterminant et le déterminé a souvent conduit des linguistes à distinguer entre une possession

⁸ « La chose la plus importante à propos des parties du corps dans cette langue est qu'elles sont systématiquement présentées dans la grammaire comme des entités distinctes, séparées pour ainsi dire de leurs propriétaires. » (ma traduction)

⁹ La notion de sphère personnelle a été introduite par Bally Charles (1926).

aliénable et une possession inaliénable dont les PARTIES DU CORPS sont considérées comme l'exemple type¹⁰.

Ce serait donc ce caractère inaliénable qui justifierait ce que Kpli désigne comme « la contrainte sémantique et syntaxique » qui fait que le baoulé, une langue akan de Côte d'Ivoire, ne peut utiliser ces termes pour référer au corps humain qu'au sein d'un syntagme de détermination. Par exemple la tête se dira nécessairement la « tête de quelqu'un » (Kpli, 2014 : 4). C'est une situation très répandue en Afrique et c'est également le cas du gbaya que je présenterai ensuite.

Une source pour les métaphores ? Une source pour l'orientation ?

Partant du constat que tout homme a un corps, le corps humain est souvent considéré comme un domaine cognitif saillant¹¹ ainsi que le mentionne Digemanse.

« *As a physical universal of great cognitive and cultural salience (de Witte, 1948; Enfield et al., 2006; Wierzbicka, 2007), the body is a very suitable source domain for expressing a variety of things.* » (Digemanse, 2009 : 2132)

Cela conduit à prendre le corps humain comme domaine source soit pour un certain nombre de métaphores, d'où le développement, à partir des années 1975, de la « cognition incarnée » (*embodiment*) puis, actuellement, d'une théorie en linguistique cognitive¹² dite « *a neural theory of thought and language* (NTTL) » (Lakoff, 2012), soit aussi pour l'expression des relations spatiales par le biais de la grammaticalisation de certaines de ces PARTIES DU CORPS, constituant a « *common grammaticalization pattern* » (*cf.* Heine et Kuteva, 2002).

Ce processus de grammaticalisation s'inscrit aussi, lorsqu'il n'est pas seulement le passage d'une unité lexicale à une unité grammaticale mais prend aussi en compte une conception plus étendue de la grammaticalisation d'un élément grammatical à un élément plus grammatical, dans un processus de « hausse dans l'abstraction », qui est décrit par certains comme un phénomène de

« subjectification, mouvement vers une interprétation abstraite et subjective du monde (en termes de langage). » (Prévost, 2006 : 123).

Le corps humain est donc un terrain privilégié, particulièrement investi par tous ceux qui affirment qu'il témoigne indiscutablement d'une démarche conceptuelle et linguistique qui va du concret vers l'abstrait, de l'expérimenté vers l'universel :

¹⁰ Et, dans une moindre mesure, les relations de parenté où le rôle de la conceptualisation culturelle de chaque langue est plus apparent.

¹¹ Voir à ce propos l'article de Landagrin (2011) qui parle de la saillance comme d'un mécanisme cognitif général.

¹² Voir aussi Diller, pour qui « la sémantique cognitive a posé la métaphore au centre de sa théorie sémantique. Pour elle, la métaphore commune ou créative sont "le reflet d'une métaphore conceptuelle" » (1991 : 210).

« Le renouveau de la diachronie dans les vingt dernières années, avec de nombreuses études sur la théorie de la grammaticalisation, a en effet permis de montrer le caractère récurrent, sinon universel, d'un certain nombre de « chaînes de grammaticalisation » ayant l'espace – ou du moins un certain mode de perception de l'espace et du corps – comme point de départ, avec un passage clair du référentiel vers l'abstrait (Hopper & Traugott 1993/2003 ; Bybee, Perkins & Pagliuca 1994). » (Fagard et Stosic, 2011 : 2) (j'ai remonté la note car trop long en note et trop de notes)

L'exemple du gbaya

Je vais maintenant examiner le cas du gbaya, une langue oubanguienne parlée en Afrique centrale, sur laquelle je travaille depuis 1970. Je montrerai que les termes qui désignent des parties du corps n'ont pas (i) de statut sémantique particulier, pas plus (ii) que de statut syntaxique spécifique, et que pour finir (iii) ne sont pas une source de métaphores.

Pas de statut sémantique particulier

Je rappelle la difficulté souvent évoquée pour rendre le sens d'un mot dont Benveniste précisait que :

« Le sens d'une forme linguistique se définit par la totalité de ses emplois, par leur distribution et par les types de liaisons qui en résultent. » (Benveniste, 1966, p.290)

Ce sens, qui est le plus petit dénominateur commun (PPCM) permettant toutes les réalisations que les divers contextes manifestent et explicitant l'unicité du terme considéré, est diversement appelé. Certains parlent de « valeur ou signification profonde » (Shultz, 2002b : 62-63, déjà cité), d'autres de « sens nucléaire¹³ » (Leclère, 2002), d'autres de « notion¹⁴ ». J'ai pour ma part utilisé, dans diverses publications antérieures, « sens de base », « noyau sémantique », « valeur notionnelle ou conceptuelle ».

« Seule la prise en compte de l'ensemble de ces contextes permet au chercheur d'en cerner l'invariant que je considère comme le noyau sémantique de chaque verbe. Le locuteur, lui, maîtrise cette valeur notionnelle et, sans jamais l'exprimer en tant que telle, lui donne une réalisation précise chaque fois qu'il l'emploie, aidé par cela par une logique culturelle qu'il a acquise depuis sa plus tendre enfance. » (Roulon-Doko, 2001 : 302) (j'ai remonté la note ici aussi)

Sur le plan sémantique, la langue gbaya 'bodoë procède de façon systématique de l'abstrait (du conceptuel) vers le concret (le sémantique et ses réalisations)

¹³ Leclère, à propos du sens des verbes, ajoute « Ce sens "nucléaire" correspond le plus souvent à une hypothèse abstraite de type logique, difficile à formuler. » (2002 : 83).

¹⁴ « La notion peut être désignée ou nommée en dehors de tout contexte et être comprise des locuteurs d'une même langue. Si cette opération de désignation paraît évidente dans certaines langues, elle l'est moins dans certaines langues africaines en ce qui concerne la relation de l'énonciateur aux parties du corps. » (Kpli, 2014 : 174).

pour l'ensemble de son lexique¹⁵. Il en va de même pour les termes qui, une fois rapportés à une personne humaine, désignent une PARTIE DU CORPS¹⁶.

Il y a des noms désignant un élément très spécifique tels que *kàlàkúsú*¹⁷ « le creux du genou », *dóró* « coccyx », *pòpòr* « poumons » ou *fófòò* « trachée artère » qui semblent peu sujet à la variation sémantique. Mais la plupart des noms présentent selon les contextes un paradigme de variations sémantiques qui, pour les locuteurs, ne produisent pas des sens différents, comme pourraient le faire croire les traductions en langue cible, ici le français. La polysémie est en traduction, pas en langue source.

L'ensemble des réalisations sémantiques d'un terme renvoie à un sens de base dont elles constituent l'épaisseur culturelle qui est toujours spécifique à une langue donnée et ne peut avoir de véritable équivalent dans une autre langue.

Ces variations peuvent être réduites comme par exemple, *bér* qui pour les humains désigne les « seins¹⁸ », pour les poissons les « nageoires ventrales » et pour les chenilles les « fausses pattes », c'est-à-dire dans tous les cas une « excroissance placée sur le ventre », ou *béé* qui pour un animé désigne une « jambe » et pour du sésame une « tige fichée dans le sol », c'est-à-dire l'élément qui permet un appui sur ou dans le sol. Il n'est pas rare que ces variations puissent être plus importantes comme par exemple *náy* qui désigne un « pied » ou une « patte » selon les animés, le « pied » d'un champignon, la « base » d'une maison ou d'une termitière, une « tige coupée » de sésame, un « rayon » de soleil, une « goutte » de pluie, c'est à dire tout ce qui permet à l'élément déterminé de toucher le sol, soit une « partie terminale inférieure détachable »¹⁹. Une telle traduction peut paraître bien complexe, mais c'est ce qui permet de rendre à ce terme l'unicité de sens qu'il porte pour les locuteurs et qui est complètement perdue si on choisit de le traduire par « pied ». Un tel choix est pourtant très souvent fait dans des descriptions de langues africaines qui fonde alors une vision anthropomorphique du monde²⁰ et justifie ensuite une interprétation en terme de métaphore²¹.

Par contraste, il est intéressant de signaler que plusieurs noms utilisés dans d'autres domaines²² peuvent, lorsqu'ils sont déterminés par un animé, désigner une PARTIE DU CORPS, comme par exemple *kúí* « œuf » (d'oiseaux, de poissons, de chenilles, etc.) qui, spécifié en tant qu'« œuf de poule » *kúí kàrà* désigne rapporté à l'homme, la « tête du fémur » *kúí-kàrà wí* sans que personne

¹⁵ Pour le cas des verbes, voir Roulon-Doko (2006).

¹⁶ Représentant une nomenclature de 190 termes longuement présentés dans *La conception gbaya du corps humain* (Roulon, 1980), dont le nombre été porté à 276 noms mentionnés comme référant à une partie du corps dans mon dictionnaire (Roulon-Doko, 2008).

¹⁷ Je ne mentionne pas ici le terme *wí* « personne humaine, individu » qui détermine nécessairement ces termes, cela sera développé dans le paragraphe suivant.

¹⁸ En gbaya, tout nom désigne aussi bien le singulier que le pluriel : « sein » ou « seins ».

¹⁹ On saisit la différence pour le sésame entre *béé sùnù* « tige fichée dans le sol » ayant un appui dans le sol et *náy sùnù* « tige coupée » détachée du sol.

²⁰ En témoigne l'étude de Fédry (1976) sur le sàř du Tchad intitulée *L'expérience du corps comme structure du langage*.

²¹ Comme les analyses proposées par Perekhvaskaya (2008) pour le mwan, une langue mandé, ou par Lusekelo et Kapufi (2014) pour le kifipa, une langue bantoue de Tanzanie par exemple.

²² Sont ainsi attestés : couteau, manche coudé, battoir, calebasse, fossé, etc., qui montrent la variété des éléments qui peuvent intervenir dans la désignation d'une partie du corps.

ne pense à faire de la tête du fémur la représentation type de tout œuf. J'ajouterai que les locuteurs justifient de nombreux rapprochements entre des termes variés du lexique par la motivation²³, un procédé utilisé pour établir entre ces termes des chaînes logiques ou symboliques au regard de cette culture qui en facilitent la mémorisation. Cela montre aussi une structuration en réseau du lexique. Tous ces exemples illustrent comment tout sens fait usage du mode métaphorique tel que l'a défini Tournadre (voir ci-dessus pp. 3-4).

Enfin, un nombre plus restreint de termes ont un paradigme de variations pour lesquelles le choix de l'invariant sémantique commun (PPCM) tourne au casse-tête. Je prendrai l'exemple de *nu*²⁴ qui selon les éléments qui le déterminent au sein d'un syntagme définitoire désigne le « tranchant » de la lame d'un couteau, la « pointe » d'une aiguille ou d'un bois, l'« ouverture » d'un panier ou d'une jarre, la « porte » d'une maison, une « braise » qui transporte le feu, le « bord » d'un champ, ce qui représentent pour chacun l'élément qui permet leur fonctionnement et que je traduis « partie active ». Rapporté à la personne, ce même terme désigne la « bouche », qui est la partie active qui permet à tout individu de parler. De plus ce terme, lorsqu'il est employé seul sans détermination, désigne « la langue, l'idiome », défini par les Gbaya comme l'activité par excellence, celle qui est le propre des humains. Il est intéressant de constater qu'en yoruba, le terme qui porte cette même valeur de « partie active » (action point) servant à désigner la « pointe » d'une aiguille, la « lame » d'un couteau, le « tranchant » d'une hache désigne, rapporté à la personne, l'« œil »²⁵. Cet exemple montre que ce concept « partie active » qui est lexicalement identifié dans ces deux cultures est attribué, lorsqu'il est rapporté à une personne humaine, pour l'une à la bouche, pour l'autre à l'œil. La PARTIE DU CORPS, loin d'avoir une représentation unique qui fonderait une conceptualisation universelle, est au contraire clairement définie en fonction de l'organisation conceptuelle propre à chaque langue. C'est un concept abstrait (partie active) qui en fonction du cadre spécifié (terme déterminant) produit un sens réalisé adapté à ce cadre.

Pas de statut syntaxique particulier

Ces noms qui désignent des éléments du corps humain sont nécessairement employés au sein d'un syntagme dont ils sont le déterminé. Le déterminant

²³ « La motivation selon laquelle un locuteur établit une relation de nécessité entre une dénomination et son objet, ou entre deux dénominations, est un principe qui intervient très fréquemment dans tout le lexique gbaya. » (Roulon-Doko, 2008 : 13)

²⁴ Terme présenté en détail dans Roulon-Doko (2003 : 71).

²⁵ « *the Yoruba expression ojù abéré, literally 'eye of the needle'. Contrary to what most speakers of English would expect, this term does not refer to the hole the thread is pulled through, but rather to the sharp point of the needle. Other instances of this same extension, which may be characterized as EYE → ACTION POINT, are provided by such terms as ojù òbẹ {eye knife} 'knife-edge', òbẹ olójú méjì {knife POSS-eye two} 'double-edged knife', and ojù ààké {eye hatchet} 'edge of a hatchet-blade'. It appears to be quite salient to Yoruba speakers, whereas it is not at all that intuitive to English speakers. On the other hand, I am not aware of any expressions in Yoruba making use of the EYE → SMALL HOLE metaphor that is so common in English and other SAE languages.* » (Digemansé, 2009 : 2134).

intéressant de signaler que certains de ces noms doivent nécessairement être rapportés au corps, puis à la personne, pour désigner une partie du corps humain. Cela produit une suite de deux déterminations définitives telles :

la « peau » *kòtó tè wí* (peau.MT / corps.MT / individu),

les « poils » *búmá tè wí* (revêtement.MT / corps.MT / individu),

les « os » *gbàná tè wí* (partie-dure.MT / corps.MT / *homo*),

la « chair » *mūr tè wí* (chair.MT / corps.MT / *homo*)

ou le « sang » *tǎk tè wí* (sang.MT / corps.MT / *homo*),

alors qu'une seule détermination de ces mêmes termes suffit pour les autres référents :

búmá bàn (revêtement.MT / céphalophe roux) « poils du céphalophe roux »,

búmá nǎé (revêtement.MT / oiseau), « plumes d'un oiseau »,

búmá dǎyà (revêtement.MT / sauterelle) « ailes rigides d'une sauterelle »

ou *tǎk kàrá* (sang.MT / poule) « sang de poule »,

tǎk tè (sang.MT / arbre) « sève d'un arbre » par exemple.

La relation définitive qui fondamentalement rapporte un élément à un cadre d'application, si elle peut parfois correspondre à la relation d'une partie à un tout avec plusieurs niveaux possibles, ne peut être considérée comme la base sémantique d'un tel syntagme.

Lorsque le déterminant est un pronom personnel, celui-ci pose la sphère personnelle comme le cadre de référence où le sens notionnel se réalise sans faire appel à aucune relation d'appartenance²⁹ qui, en gbaya, est nécessairement marquée par l'utilisation du connectif *kó* « de ». Cependant, lorsque le locuteur veut explicitement manifester une relation d'appartenance, il peut jouer sur l'opposition entre ces deux constructions, comme l'illustre l'exemple suivant avec le nom *tè* « entité-corps ». Dans un conte, au lieu de l'emploi habituel du syntagme *téà* (corps.MT.3SG) « son corps », le narrateur, dans le cas particulier du lépreux qui pour séduire la « fille difficile » a emprunté la peau du roseau et vient, une fois le mariage conclu, la lui rendre et récupérer la sienne, parle de *tè kǎǎ* (corps / de.3SG), disant :

<i>ǎǎ</i>	<i>bá</i>	<i>dǎǎ</i>	<i>tè</i>	<i>kǎǎ</i>	<i>sí-dǎǎ</i>
3SGG	INAC.prendre	mauvais	Corps	<i>kǎǎ</i> <i>kǎǎ-ǎ</i> de.3SGG	à_nouveau

« Il reprend sa vilaine peau. » (T99-C66. 120)

La valeur associative portée par l'emploi du connectif *kó* explicite bien que le corps est ici considéré avec une distance, référant à son enveloppe corporelle comme à un vêtement, une peau dont il dispose à sa guise. Cet exemple montre bien que le choix entre ces deux constructions est accessible à tout locuteur, parfaitement maîtrisé mais aussi compris par tous.

De plus, trois noms qui peuvent référer à une partie du corps au sein d'un SN définitive, ont un sens notionnel qui réfère, en isolation, à une représentation culturelle spécifique, respectivement *zù* « rêve », *nú* « langue, idiome³⁰ » et *zǎǎ*

²⁹ La possession peut être exprimée avec une autre construction appositive utilisant le pronom possessif *kó* « celui de » qui s'ajoute à la détermination nécessaire pour identifier le terme comme un élément du corps. Ainsi : *núm mó kóm* (lit. ma bouche / à savoir / la mienne) « ma bouche, celle qui est à moi ». (cf. Roulon, 1987 : 52).

³⁰ Ne peut pas désigner l'organe « langue » qui se dit *lébé wí*.

« grossesse », comme le montre bien l'utilisation distinctive de ces deux constructions dans le tableau ci-dessous.

Terme « sens notionnel »	SN définitoire (Dé-H Dt)		SN associatif (Dé kó Dt)	
<i>zù</i> « sommet externe »	<i>zùmé</i>	« ta tête »	<i>zù kómé</i>	« ton rêve »
<i>nú</i> « partie active »	<i>númé</i>	« ta bouche »	<i>nú kómé</i>	« ta langue »
<i>zàŋ</i> « étendue continue ³¹ »	<i>zàŋmé</i>	« ton ventre »	<i>zàŋ kómé</i>	« ta grossesse »

Tableau 2. – Emplois contrastifs des deux connectifs introduisant un pronom personnel

S'il y a des degrés dans la possession, ce n'est pas une opposition de construction entre aliénable ou inaliénable mais bien, pour une seule et même construction (avec *kó*) la prise en compte de la distance réelle qui peut séparer le possesseur de ce qu'il possède, apportant un point de vue pragmatique d'appréciation sur la valeur d'appartenance, comme l'exprime le proverbe ci-dessous.

« Le singe a dit :

ce qui est à l'intérieur de ma joue est à moi,

ce qui est à l'intérieur de ma main n'est pas à moi. »

dàwà ʔá t̃á

m̃ó k̃ zádám né kóm³²

m̃ó k̃ ʔérám bé né kóm

ná

Les PARTIES DU CORPS ont donc en gbaya le même comportement que n'importe quel autre nom.

Pas un domaine source pour la spatialisation

Le corps est très souvent présenté comme une référence pour la structuration de l'orientation de l'espace, faisant de l'expérience physique une approche universelle. C'est en particulier le cas des phénomènes de grammaticalisation où un petit nombre de noms permettant de désigner une PARTIE DU CORPS peuvent, dans un certain nombre de langues, être utilisés comme fonctionnels spatio-temporels. J'ai ainsi en 2003 comparé six langues d'Afrique³³ et constaté une forte diversité des noms et des prépositions locatives produites. Sur les quinze noms relevés, un seul était utilisé par ces six langues³⁴ à savoir l'« œil ou œil-visage ». Cependant, la valeur qu'acquiert ce terme en tant que fonctionnel spatial fait apparaître des conceptualisations différentes. Il s'agit de la consistance de l'œil pour une préposition « dans [un milieu plein, eau,

³¹ Espace dont on n'identifie pas les limites mais où peuvent se placer en surface, ou se déplacer à l'intérieur, divers autres éléments.

³² Le connectif *kó*, lorsqu'il est employé seul sert de pronom possessif, littéralement « celui de » qui peut être déterminé par un nom ou un pronom personnel, comme ici *kóm* (celui de.1SG) « le mien ».

³³ Le sar, langue du groupe sara parlée dans le sud du Tchad ; le wolof, langue ouest-atlantique parlée au Sénégal ; le tupuri, une langue Adamawa Eastern (groupe 6 mbum) parlée au sud-ouest du Tchad et au nord-est du Cameroun ; et trois langues oubanguiennes parlées en RCA : gbaya, banda-linda et ngbandi. (Roulon-Doko, 2003).

³⁴ Il y avait de quatre à onze noms de PARTIES DU CORPS selon les langues.

etc.] », de l'aspect plat du visage pour une préposition « à la surface de », de la position antérieure de l'œil-visage pour la préposition « devant, à l'avant de » et enfin les yeux en tant qu'organe de la vision pour une préposition « en face de ». Un tel constat ne permet pas de poser une valeur unique qui serait imposée par une expérience physique concrète commune confirmant l'identification d'une valeur transculturelle, voire universelle.

Pour les tenants de la linguistique conceptuelle, le corps humain est également posé comme une expérience première partagée par tous, du fait de son côté vécu / concret.

« *Spatialization metaphors are rooted in physical and cultural experience. They are not randomly assigned.* » (Lakoff & Johnson, 1980 : 464)

C'est dans tous les cas un nombre réduit de noms pouvant désigner une PARTIE DU CORPS qui joue un rôle dans l'expression grammaticale de la spatialisation. Pour ceux-là, l'exemple gbaya nous invite à inverser le rapport et à retenir le sens spatial comme valeur notionnelle. D'autant que d'autres termes originaux de la langue peuvent également avoir un rôle comme adposition spatiale, comme les adverbes *dǎ̀̀* « bas » et *tí* « avant » par exemple. Les PARTIES DU CORPS ne constituent pas en gbaya un domaine source pour la spatialisation, n'étant pas non plus un domaine spécifique identifié comme tel. Par ailleurs, concernant le rôle que jouent certaines d'entre elle comme organe des affects, là aussi, il n'y a pas de réponse commune universelle et plusieurs organes sont investis comme centre des affects, ce sont le plus souvent le cœur, le foie ou le ventre selon les cultures (cf. Boyeldieu & Tersis, 2017).

Conclusion

J'ai montré qu'il fallait poser les bases suivantes – un sens coupé du contexte, un point de vue référentialiste, l'organisation conceptuelle ou sémantique de la langue cible prise comme base d'analyse universelle et une évolution toujours orientée du concret vers l'abstrait – pour que le corps humain et ses parties puissent être érigés comme la référence, le domaine source des métaphores, en particulier celui de l'expression de la spatialisation.

L'exemple du gbaya montre qu'un terme manifeste à chaque contexte d'emploi divers sens réalisés qui ne sont pas organisés hiérarchiquement mais doivent être rassemblés pour constituer un ensemble construit sur un mode métaphorique à partir du sens notionnel qui représente le plus petit dénominateur commun à tous ces emplois, sens le plus souvent non explicité mais maîtrisé par tout locuteur natif. Si, partant du gbaya, j'écris « sous les pieds de la pluie » pour dire « sous les gouttes de pluie », je crée une image volontiers considérée comme une métaphore par un lecteur français, alors qu'il n'y a aucune image pour un locuteur gbaya. En effet *náŋ kórò* (partie terminale détachable.MT / pluie) n'est pas plus imagé que « goutte³⁵ de pluie » dont la banalité en français ne fera pas dire qu'il s'agit d'une métaphore.

³⁵ En français « goutte » inclut une valeur de petite quantité qu'on ne retrouve pas en gbaya par exemple. Mais dans les deux cas, c'est la façon banale de parler de cet aspect de la pluie.

Chaque culture a sa propre conceptualisation qui manifeste par sa langue, la façon dont elle dissocie ou regroupe les éléments qu'elle a retenus comme pertinents pour établir son lexique. La métaphore fait partie des opérations cognitives utilisées par toute langue pour construire son lexique. De fait, le locuteur d'une langue sait user de toutes les composantes sémantiques de son lexique, très souvent implicites, pour produire un énoncé que son interlocuteur qui a les mêmes compétences n'aura aucune difficulté à comprendre. Il n'en va pas de même pour celui qui est étranger à cette culture et reste en dehors de la conceptualisation qui sous-tend la structuration de la langue qu'elle pratique, il ne peut pas ressentir intuitivement comme vraisemblables les termes utilisés, comme il le fait pour ceux dans sa propre langue. On mesure ici les dangers de l'introspection et de son corollaire, l'ethnocentrisme qui fait penser la culture de l'autre avec les termes de sa propre langue. Alors comment penser l'universel ?

Pour moi, ce n'est pas au niveau des sens réalisés mais bien au niveau plus abstrait du sens notionnel qu'il faudrait chercher entre les langues des convergences (notion de partie active par exemple) pour s'interroger ensuite sur leur éventuelle valeur universelle.

Références bibliographiques

- AMEKA Felix, 1996. Body parts in Ewe grammar, in Hilary Chappell and William McGregor (eds), *The Grammar of Inalienability. A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*, Berlin, Boston, De Gruyter Mouton, pp. 783-840.
- BALLY Charles, 1926. L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indoeuropéennes, in Franz Franhauser & Jud Jakob (éds), *Festschrift Louis Gauchat*, Aarau, Sauerlander, pp. 68-78.
- BENOIST Jocelyn, 2007. Les métaphores sont des expressions comme les autres, *Archives de Philosophie* 70, 4, pp. 559-578.
- CREISSELS Denis, 2006. *Syntaxe générale, une introduction typologique I, catégories et constructions*, Paris, Lavoisier.
- DAVIDSON Donald, 1993 ((éd. or. 1978). Ce que signifient les métaphores, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, tr. fr. de Pascal Engel, Nîmes, Jacqueline Chambon, p. 372.
- DIGEMANSE Mark, 2006. *The Body in Yorùbá, a Linguistic Study*, MA Thesis, Leiden University. 103 p.
- , 2009. The selective advantage of body-parts terms, *Journal of Pragmatics* 41, pp. 2130-2136.
- FAGARD Benjamin et Dejan STOSIC, 2011. Introduction générale : langue, espace, cognition (pré-print du texte introductif du numéro thématique de *Corela* sur l'expression de l'espace en français), halshs-00947375.
- FÉDRY Jacques, 1976. L'expérience du corps comme structure du langage. Essai sur la langue sàr (Tchad), *L'Homme* 16, 1, pp. 65-107.
- FONTANIER Pierre, 1977. *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- HASPELMATH Martin, 2010. Comparative concepts and descriptive categories in cross-linguistic studies, *Language* 86, 3, pp. 663-687.

- HEINE Bernd et Tania KUTEVA, 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge, University Press.
- KPLI Jean-François, 2014. Syntaxe des possessions inaliénable et aliénable : approche métaopérationnelle, *Multilinguales* 3, pp. 171-184.
- LAKOFF George et Mark JOHNSON, 1980. Conceptual Metaphor in Every day Language, *The Journal of Philosophy* 99, 8, pp. 453-486.
- , 1985. *La métaphore dans la vie quotidienne*, tr. fr. de M. de Fornel et J.-J. Lecercle, Paris, éd. de Minuit, 250 p. (ed. or. 1980, Chicago, The University of Chicago Press).
- LAKOFF George, 1987. *Women, Fire, and Dangerous Things: what categories reveal about the mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- , 2012, Explaining Embodied Cognition Results, *Topics in Cognitive Science* 4, 4, pp.773-785.
- LANDRAGIN Frédéric, 2004. Saillance physique et saillance cognitive, *Corela* [En ligne], 2-2 | 2004, mis en ligne le 15 décembre 2004, consulté le 20 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/corela/603>;
- LECLÈRE Christian, 2002. Emplois verbaux, distributions, métaphores, *Langue française* 134 : *Nouvelles approches de la métaphore*, pp.78-89.
- LUSEKELO Amani et Daudi Isaac KAPUFI, 2014, An Analysis of Metaphoric Use of Names of Body Parts in the Bantu Language Kifipa, *International Journal of Society, Culture and Language*(www.ijscel.net).
- PARIENTE Jean-Claude, 1995. Le langage, in *Notions de philosophie* I, Paris, Folio, pp. 365-422.
- PEREKHVALSKAYA Elena, 2008. Body parts and their metaphoric meanings in Mwan and other South Mande languages; *Mandenkan* 44, pp. 53-62.
- PREVOST Sophie, 2006, Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes, *Cahiers de Praxématique, Changements linguistiques: figement, lexicalisation, grammaticalisation* 46, pp. 121-140.
- ROULON Paulette, 1987. La détermination nominale en Gbaya kara ‘bodoe, in P. Boyeldieu (éd.), *La maison du chef et la tête du cabri (des degrés de la détermination nominale dans les langues d’Afrique centrale)*, Paris, Geuthner, pp. 45-58.
- ROULON-DOKO Paulette, 2006. Le traitement de la polysémie verbale du gbaya dans le cadre d’un dictionnaire gbaya français, in Thomas Szende (éd.), *Le français dans les dictionnaires bilingues*, Paris, Honoré Champion éditeur, pp. 317-328.
- SEARLE John, 1982 (éd. or. 1979). La métaphore, in *Sens et expression*, tr. fr. Joëlle Proust, Paris, éd. de Minuit, page ?.
- SCHULTZ Patricia, 2002a. Le caractère relatif de la métaphore, *Langue française* 134, pp. 21-37.
- , 2002b. Le caractère relatif et ambigu du concept traditionnel de métaphore et la construction du sens lexical, *SEMEN-Revue de semio-linguistique des textes et discours* 15 : *Figures du discours et ambiguïté*, Presses universitaires de Franche-Comté, pp. 55-66.
- TERSIS Nicole et Pascal BOYELDIEU (éds), 2017. *Le langage de l’émotion : variations culturelles et linguistiques*, Louvain-Paris, Peeters, 656 p.
- WIERZBICKA Ann et Cliff GODDARD, 2017. Talking about our bodies and their parts in Warlpiri, *Australian Journal of Linguistics* 36 (1), pp. 31-62.

ZIMMERMANN Francis, 2003. Lévi-Strauss et l'illusion des explorateurs, *Archives de Philosophie* 66, pp. 33-48.

TOURNADRE Nicolas, date. *Le prisme des Langues, essai sur la diversité linguistique et les difficultés des langues*, préface de Claude Hagège, Paris, L'Asiathèque, 349 p.